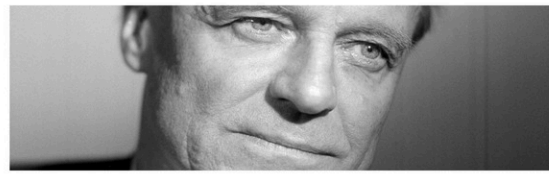




**Riopelle et Mitchell:**  
l'amour et l'amour de l'art  
Page E 3



La nostalgie des sons  
révolus d'**André Cluytens**  
Page E 6

# CULTURE

CAHIER E › LE DEVOIR, LES SAMEDI 14 ET DIMANCHE 15 OCTOBRE 2017



## L'horreur est dans le pré

Robin Aubert signe le premier  
grand film de zombies québécois

EMMANUEL CROMBEZ

Les affamés de Robin Aubert met notamment en vedette Monia Chokri.

MANON DUMAIS

**L**ancé au dernier Festival international du film de Toronto, le nouveau film de Robin Aubert (*A l'origine d'un cri, Tuktug*) y a créé l'émotion. Et pour cause! Campé en région rurale, *Les affamés* met en scène une poignée de survivants, parmi lesquels on retrouve Marc-André Grondin, Monia Chokri, Brigitte Poupart, Micheline Lanctôt et Marie-Ginette Guay, qui tentent d'échapper à une horde de morts-vivants.

Que l'on adore ou abhorre le genre, chacun peut y trouver son compte puisque ce film de zombies bien sanglant est avant tout un film d'auteur qui porte fièrement la signature du cinéaste.

«Le film est à l'image de Robin: il va l'émouvoir, te faire rire, te surprendre. Comme dans chaque film qu'il fait, il y a une pertinence, une profondeur, une poésie dans ses propos et dans ses images... mais on dirait qu'il ne l'assume jamais! Pour moi, Robin, c'est Bonin [le personnage incarné par Grondin] qui se cache derrière ses jokes pochés. Même s'il s'est inspiré de

quelqu'un d'autre, j'ai voulu insuffler des traits de Robin dans mon personnage. Si j'avais réalisé *Les affamés*, c'est Robin qui aurait joué Bonin», confie Marc-André Grondin.

À propos de l'humour qui teinte ce film, où la tension rivalise avec l'émotion, Robin Aubert avance que «l'humour représente la vie». «Si on veut tenter de copier la vie sans humour, on fait souvent fausse route. C'est un aspect que l'humain a de beau, l'humour. C'est ce qui nous différencie d'un chat ou d'un cheval», croit-il.

**Au-delà du genre**

S'il respecte les codes du genre, ce n'est pourtant pas vers le regretté Romero, grand maître, qu'il est allé puiser principalement son inspiration. Avant le tournage des *Affamés*, Robin Aubert n'a par ailleurs pas souhaité que les acteurs ni les artisans du film se gavent de films de zombies afin qu'aucun élément n'en soit contaminé.

«Avec le directeur photo Steve Desrosiers, on a beaucoup regardé *Le miroir de Tarkovski* et *Lancelot du Lac de Bresson*: Bresson pour l'utilisation

du sang et Tarkovski pour l'utilisation du zoom. Le zoom crée une tension que les mouvements de rail n'arrivent pas à faire. C'est moins parfait, mais c'est plus organique», explique le réalisateur.

Genre oblige, *Les affamés* comporte sa part de tripes bien juteuses, de chair en lambeaux et de têtes qui éclatent. Robin Aubert n'a toutefois pas négligé l'imagination du spectateur dans certaines scènes: «Montrer, c'est tenir la main du spectateur. Suggérer, c'est lui laisser l'occasion de construire ses propres images. Et très souvent, elles sont plus violentes. Un peu comme la scène de l'aquarium dans *A l'origine d'un cri*. On ne voit rien, mais on entend tout. Ya rien de plus horrible que d'assister à quelque chose qu'on ne voit pas.»

**Chacun cherche son zombie**

Il n'y a pas que l'émotion du spectateur que Robin Aubert met à l'épreuve avec *Les affamés*. Devant certains plans d'une rare puissance, le spectateur n'aura d'autre choix que de mettre à contribution ses méninges, le cinéaste ne donnant pas toutes les clés de cette histoire de zombies en exode.

«La figure du zombie est reliée à l'époque dans laquelle on vit. Le film *La nuit des morts-vivants* (1968) ne signifiait pas la même chose que la série *The Walking Dead* aujourd'hui. Dans *Les affamés*, il s'agit de la peur de l'autre. C'est aussi une allégorie sur la consommation; comme on n'a pas assez de ressources pour se satisfaire, on finit par manger l'autre», pense Monia Chokri.

À propos des personnages qui ne dévoilent pas tous leurs mystères, l'actrice poursuit: «Dans une plus longue version, chaque personnage avait son monologue. Robin a tout évacué ça, et avec raison, parce que rendu où on est dans l'histoire de l'humanité, ce n'est pas vraiment important de savoir qui était l'autre. En fait, on devient tous égaux face à l'adversité. Si demain on était obligés de faire une grande migration, qu'on soit cordonnier ou médecin, le danger est le même pour tout le monde.»

Advenant une catastrophe naturelle, une pandémie ou une guerre, ce que Robin Aubert semble vouloir dire dans *Les affamés*, c'est que

VOIR PAGE E 8 : HORREUR

## Polices de caractère

*L'imposteur, Faits divers* et le nouveau thriller à la québécoise

STÉPHANE BAILLARGEON

**L**e crime paie. Beaucoup même. Plusieurs des émissions les plus payantes de l'automne, en cotes d'écoute comme en réception critique, proposent des histoires criminelles, de bonnes vieilles affaires de bandits et de police. Ça nous change des récits de famille. Merci, et pourvu que ça dure.

Le lundi, c'est carrément la fête avec trois propositions nationales hyperalléchantes: *District 31*, quotidienne campée dans un poste de police de Montréal, et deux séries à court volume *L'imposteur* (TVA) et *Faits divers* (RC), qui seront toutes deux bouclées avant Noël, la première en étant à sa seconde saison. Ces deux-là partagent beaucoup d'éléments forts, comme autant de pièces à conviction, qui donnent la certitude d'être devant de l'extrêmement bien fait.

**Scénario.** Comme les feuilletons romanesques du XIX<sup>e</sup> siècle dont elles sont les héritières, les séries reposent d'abord et avant tout sur des histoires captivantes bien racontées. *L'imposteur* (par Annie Piérard, Bernard Dansereau et leur fils Étienne Piérard-Dansereau) et *Faits divers* (Johanne Arseneau) donnent là des leçons. Les deux productions n'appliquent pas, ou alors pas complètement, la technique classique du «whodunit» du roman policier classique. Dans ce modèle du jeu d'énigme, l'au-

teur s'amuse à camoufler des indices dans le récit que le lecteur ou le spectateur doit décrypter pour trouver «qui l'a fait».

Dans *L'imposteur*, il y a bien des crimes, mais chaque fois on sait qui a fait quoi. L'intérêt est ailleurs, dans le grand jeu de double face du personnage principal. *Faits divers* effleure le modèle du «whodunit», mais là encore sans appuyer sur ce seul aspect de la recherche du coupable. Il y a bien eu des crimes. Les criminels semblent assez clairement identifiés, bien que les révélations se multiplient sur les responsabilités de chacun.

Bref, il s'agit de thrillers hautement maîtrisés. Le suspense sert de fil conducteur, instaurant des tensions constantes qui maintiennent le téléspectateur dans une excitation captivante. *L'imposteur* pousse ce procédé à son paroxysme, de scène en scène, alors que la magistrale balloune existentielle du petit dealer de dope devenu policier semble constamment sur le point d'éclater.

**Jeu.** Il faut évidemment des comédiens doués pour maintenir le rythme, et les deux séries sont très bien servies. Marc-André Grondin livre une interprétation exemplaire en Youri, menteur compulsif, nerveux, traqué mais résistant. Ce gars-là fait comprendre le bouillonnement de son monde intérieur avec ses yeux, son dos, sa démarche. Dans *Faits divers*, c'est le travail d'équipe du plateau qui se démarque

VOIR PAGE E 6 : POLICES



YAN TURCOTTE

Une scène de la deuxième saison de *L'imposteur* mettant en vedette Marc-André Grondin

## JAZZ

## Louis Sclavis, l'horreur de l'immobilité

SERGE TRUFFAUT

À l'évidence, le clarinettiste Louis Sclavis déteste l'immobilité artistique. Déteste tout ce qui contrarie l'évolution. Depuis qu'on suit son parcours, autrement dit depuis des lunes, il a toujours été, pour dire les choses simplement, droit devant. Aujourd'hui, voilà qu'il nous propose un album qui partage beaucoup plus de saillies esthétiques avec la musique de chambre de Bartók ou Chostakovitch, Penderecki ou Poulenc qu'avec maître Ellington. Mettons que, géographiquement causant, il est plus Lettonie ou Estonie que Chicago ou Kansas City.

En compagnie du violoniste Dominique Pifarély et du violoncelliste Vincent Courtois, le Lyonnais d'origine qu'est Sclavis propose depuis peu *Asian Fields Variations* sur l'étiquette ECM, qui distille très souvent l'ennui, les langueurs monotones, mais pas ici. On insiste: il n'y a ni batterie, ni piano, ni claviers électroniques presque toujours présents dans les productions antérieures de notre homme.

Par contre, la densité qui a toujours distingué celui qui a souvent côtoyé Michel Portal, Henri Texier, Aldo Romano et d'autres cracks de la musique improvisée européenne est aussi présente aujourd'hui qu'elle l'était hier. Il y a chez Sclavis un souci constant d'aller à l'essentiel et de s'y tenir. Là, le souci en question se conjugue avec ce qui est vital.

À l'écoute, on est en effet frappé par l'extrême méticulosité avec laquelle chacun des protagonistes jongle afin de mettre en relief la substantielle moelle, si l'on peut dire les choses ainsi, inhérente à chacune des compositions. Il faut préciser, voire rappeler, que Sclavis, comme d'ailleurs ses complices, est autant clarinettiste que compositeur.

Dans la catégorie musique de chambre de la musique improvisée européenne, cet *Asian Fields Variations* se pose comme une étape incontournable. Cela étant, on veut profiter de l'occasion pour... signaler, ou plutôt souligner, que tout amateur de cette esthétique musicale devrait être fort séduit par deux albums parus également sur l'étiquette ECM, soit *L'imparfait des langues* et le sublime *Dans la nuit* qui, lui, devrait ravir les amateurs de cinéma. À la de-

mande de Bertrand Tavernier, Sclavis avait composé et interprété la musique qui accompagne désormais ce *Dans la nuit* qui est l'un des derniers films muets français, que l'acteur Charles Vanel avait réalisé en 1929. *Dans la nuit* est un chef-d'œuvre. Point.

◆ ◆ ◆  
Dans la foulée du poignant documentaire *What Happened, Miss Simone?*, une flopée d'albums ont fait leur apparition dans les bacs des disquaires. Bien. Ayant constaté que les margoulin du grand capital se sont engouffrés dans les sillons du succès rencontré par ce film pour proposer tout et n'importe quoi, on a fait nos calculs pour savoir si la masse monétaire de la Réserve fédérale était toujours à M3'. Puis? Voici ce qu'on vous conseille moyennant un débours de 23\$ sans les taxes: *Nina Simone - Seven Classics Albums* publié par la maison britannique Real Gone Jazz. L'essentiel comme le meilleur de cette extraordinaire chanteuse-pianiste et grande militante des droits civiques, c'est à retenir, s'y trouve.

◆ ◆ ◆  
Le chanteur et batteur au long cours — plus de 60 ans de carrière — Grady Tate vient de s'éteindre. Il avait 85 ans. Il avait accompagné aussi bien Aretha Franklin et Oscar Peterson que les sœurs McGarrigle — oui, oui, oui —, Paul Simon ou Dizzy Gillespie. En d'autres termes, Grady Tate était la personification de la polyvalence à la batterie. *Ave*, et non *amen!*

Collaborateur  
Le DevoirAGENCE FRANCE-PRESSE  
Louis Sclavis

## Sur trois pas de danse

ODILE  
TREMBLAY

Dans les agoras aux pas perdus de la Place des Arts, les affiches des spectacles à venir vous accrochent l'œil ou pas. Celle de *Stabat Mater*, des Grands Ballets, frappe avec sa photo d'une danseuse noire. Sur sa peau, des coulées sanglantes au bras, à la jambe comme sur sa tunique blanche, le pied transpercé d'un long clou. Le sang s'invite dans les tragédies; Shakespeare en avait long à dire sur la question.

Or, la Société de transport de Montréal a refusé de la placer fin août dernier à travers son réseau de stations de métro. Elle y voit une évocation réaliste à la violence, voire une image minant la dignité humaine, là où le ballet musical à sa source évoque la douleur fulgurante d'une *mater dolorosa*, Vierge Marie au fils crucifié.

Dénonçant un cas de censure, les Grands Ballets n'ont pas remplacé leur affiche. Depuis lors, on la salue, Place des Arts, surtout sur sa version en vitrine avec fragments d'écriture superposés évoquant tous les coupeurs.

On vit une époque troublée, et le vent de rectitude politique entraîne parfois des décisions bien frileuses là où le gros bon sens départage avec plus de discernement.

Peur de choquer les usagers des transports en commun, semble-t-il. Les gens en auront pourtant vu, du sang, sur photos, sur écrans et dans leur vie. À pleines églises, toutes ces sculptures d'un supplicié...

D'où l'envie accrue d'accourir au *Stabat Mater* du Théâtre Maisonneuve. M'y voici donc. Œuvre religieuse composée par Jean-Baptiste Pergolèse deux mois avant sa mort en 1736 dans un monastère capucin; le musicien tuberculeux s'y était retiré à 26 ans, proche du terme et déjà sans âge. Cette fleur sombre du baroque italien allie les voix d'une soprano et d'une alto aux cordes et à la basse continue de divers instruments.

La chorégraphie du Roumain Edward Clug greffe sur ce canevas des figures audacieuses: grossesse et accouchement, crucifixion symbolique, finale magnifique, danse et musique s'offrant des échos passionnés.

N'empêche: en seconde partie, la 7<sup>e</sup> *Symphonie* de Beethoven, chorégraphiée par feu l'Allemand Uwe Scholz, éclairait davantage la volonté du nou-



THIERRY DELOR ONF

La disparition de la formidable documentariste Michka Saäl, pendant les vacances en juillet, est malheureusement passée inaperçue.

veau directeur artistique des Grands Ballets, Ivan Cavallari, de redonner à sa compagnie des couleurs plus classiques. Une harmonie de pas impressionnante, mais moins originale que pour le *Stabat Mater*, des figures élégantes et exigeantes, comme dans un exercice de nage synchronisée, sourires et maillots blancs inclus, loin des explorations contemporaines. Certains mouvements de la 7<sup>e</sup> *Symphonie* auraient réclamé, à mon avis, une chorégraphie moins esthétisante, mais l'auditoire en redemandait.

Il est si difficile d'attirer de nouveaux publics à des spectacles de danse contemporaine, les figures plus convenues servent aussi d'appâts. Quand même: l'ancien directeur des Grands Ballets Gradiimir Pankov prenait davantage de risques. On salue son héritage bien bas.

## Pas légers

Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces. Tel était le titre magnifique, en 1992, du documentaire de Bernard Émond consacré à un quidam montréalais, dont la mort indifférait sa société. Il m'est revenu en tête avec la disparition en juillet — passée inaperçue durant les vacances — de la documentariste Michka Saäl. Elle mérite pourtant cent fois son hommage, cette femme formidable, dotée d'une sensibilité aux artistes de la marge, d'une ouverture à toutes les altérités.

Née en Tunisie, mais habitant

Montréal et un peu ailleurs depuis les années 1970, elle a vu plusieurs de ses œuvres se promener dans le réseau des festivals davantage qu'en salle. Méconnue, l'artiste au pas léger.

J'avais trouvé admirable son *Prisonniers de Beckett*, en 2006, sur des détenus suédois d'une prison à sécurité maximale retrouvant le goût de vivre en montant la pièce *En attendant Godot*, avant de réintégrer tristement leurs cellules.

Aussi son *Spoon* (2015), dans le même esprit, dialogue lumineux entre la cinéaste et le prisonnier poète noir californien Spoon Jackson (qui avait joué Pozzo dans la pièce de Beckett). Son crime initial, ses percées vers l'ailleurs, elle nous les fait revivre à travers les paysages désertiques de sa jeunesse et ses mots puissants, dont le film m'avait fait découvrir l'incandescent recueil *Longer Ago*.

La cinéaste n'est pas complètement disparue, puisque le 19 octobre, la Cinémathèque présente *Spoon*, à 19h, suivi de la classe de maître de Michka Saäl filmée par Mark Foss et Michel Giroux. Puisse son œuvre lui survivre, comme sa profonde démarche d'honnêteté anxieuse.

## Pas de travers

Perplexes nous laisse cette nomination de Marie Montpetit à la Culture, après remaniement du cabinet Couillard. Mis à part d'anciennes leçons de musique, la nouvelle ministre

n'aura guère navigué dans ces eaux-là. On attendait plutôt Isabelle Melançon, qui suivit les dossiers en cours comme directrice des communications de Monique Simard à la SODEC, puis chef de cabinet d'Hélène David à la Culture.

Riches d'une expertise en environnement, Marie Montpetit hérite de la Culture. Et vice versa pour Isabelle Melançon. Mais de qui rit-on?

On veut bien laisser la chance à la coureuse, mais avec la meilleure volonté du monde, la nouvelle titulaire n'aura guère le temps de se familiariser avec les sujets chauds.

Ça révolte, de voir le fameux plan de politique culturelle, amorcé par Hélène David, perpétué sous Luc Fortin, atterrir dans un troisième champ. Il doit remplacer la politique de Liza Frulla, vieille de 25 ans, sous paysage transformé de fond en comble par les nouvelles technologies; un exercice vital pour l'avenir du Québec.

Les ministres se tirent ce fruit fragile comme une rondelle de hockey, là où le leadership d'un chef unique s'imposait: Philippe Couillard aurait mieux fait de laisser les rênes du portefeuille à Hélène David, qui s'y connaissait et lança ce projet de politique; au lieu de la recaser ailleurs. Quelle vision cohérente espère-t-on tirer de ces va-et-vient? Ministère mineur, celui de la Culture? Seuls nos dirigeants le pensent, semble-t-il. Pas nous!

« LAMBERT WILSON IMPOSE SON ORIGINALITÉ, VOIRE SON EXUBÉRANCE, SOUTENU PAR UNE EXCELLENTE FORMATION JAZZ » — TÉLÉRAMA

GRANDI PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINNE!  
11 REPRÉSENTATIONS EXCEPTIONNELLES  
DES LE 24 OCTOBRE

LES VISITEURS DU SOIR ET DÉMONS PRODUCTIONS PRÉSENTENT

**WILSON**  
CHANTE  
MONTAND  
AVEC LAMBERT WILSON

MISE EN SCÈNE  
CHRISTIAN SCHIARETTI

DIRECTION MUSICALE  
ET ARRANGEMENTS  
BRUNO FONTAINE

TNM.QC.CA

ICI artv

PSYCHÉDÉLIQUE  
MARILOU

DU 19 SEPTEMBRE  
AU 28 OCTOBRE

TEXTE  
PIERRE-MICHEL TREMBLAY

MISE EN SCÈNE  
PHILIPPE LAMBERT

AVEC  
JACQUES GIRARD  
BRUNO MARCIL  
ALICE MOREAULT  
ISABELLE VINCENT

CONCEPTION  
MARIE-HÉLÈNE DUFORT  
LE FUTUR  
GENEVIÈVE LIZOTTE  
ELEN EWING  
ANDRÉ RIOUX  
CLAIRE RENAUD

LA LICORNE  
production LA MANUFACTURE

« Intelligent, drôle et extrêmement bien joué : voilà tous les ingrédients nécessaires pour une soirée parfaite. »  
— Sylvain Ménard, Métro

« *Psychédélique Marilou* est l'une de ces irrésistibles comédies dont l'auteur a le secret, un portrait de société aussi sensible que satirique. »  
— Christian Saint-Pierre, Revue Jeu

« Pas besoin de consommer du LSD pour savourer le ludisme et l'humour de cette pièce incomparable de Pierre-Michel Tremblay ! »  
— Edith Malo, Les méconnus

CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec

Conseil des arts Canada Council for the Arts

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Member@

Télé-Québec

LE DEVOIR

THEATRELALICORNE.COM  
514 523-2246

## CULTURE &gt; MUSÉE

## Riopelle et Mitchell: l'abstraction comme trait d'union

Jean-Paul Riopelle et Joan Mitchell, couple d'amour, couple de peinture? Jamais établie, cette conclusion est au cœur de l'exposition *Mitchell/Riopelle, un couple dans la démesure* que vient d'inaugurer le Musée national des beaux-arts du Québec.

JÉRÔME DELGADO  
à Québec

« On a des photos de Jean-Paul Riopelle, des filles Riopelle, des chiens... Riopelle, pour nous, c'est ça », lance Laura Morris, archiviste à la Fondation Joan Mitchell.

À l'instar de Mitchell, connue au Québec comme un des grands amours de Riopelle, Riopelle n'est, aux États-Unis, que l'homme dont a été amoureuse Mitchell. Des deux côtés de la frontière, on sait que le ou la partenaire était artiste, sans plus.

L'exposition *Mitchell/Riopelle, un couple dans la démesure* vise à rapprocher les deux artistes au-delà de leur relation amoureuse. En couple officiel ou officieux pendant un quart de siècle, Joan Mitchell et Jean-Paul Riopelle auront partagé leur vie, à distance ou ensemble, à Paris et ailleurs.

« De Riopelle, je n'avais vu que des images dans les livres », reconnaît Laura Morris, en marge de la visite de presse de l'expo du Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ). La fondation new-yorkaise pour laquelle elle travaille, admet-elle, a conservé les Riopelle de Joan Mitchell. Mais ces toiles et sculptures ont toujours été condamnées à la noirceur des réserves.

« On craignait que l'exposition centre l'attention sur la relation intime. Mais non, c'est concentré sur l'art », dit, rassurée, celle qui s'exprime en français. Avis aux intéressés: les documents photo sont projetés dans le hall précédant les salles d'exposition.

## Grands formats

*Mitchell/Riopelle, un couple dans la démesure* n'est pas une affaire de mœurs, mais d'art, tout aussi démesurée que les nombreuses toiles de très grand format. *Saint-Anthon* (1954) de Riopelle fait près de trois mètres sur quatre. Le triptyque *Girolata* (1964) de Mitchell dépasse même les quatre mètres de haut.

L'expo couvre près de 30 ans, de 1949 à 1978, et plus si on inclut l'épilogue en deux œuvres de 1992, année du décès de Mitchell et de la réalisation de *Hommage à Rosa Luxemburg*, la fresque que lui dédie Riopelle. Excepté cette dernière, aucun tableau de l'expo n'appartient au MNBAQ. Cinquante-neuf œuvres, 35 prêteurs: ça en dit long sur la complexité du programme.

La prémisse de Michel Martin, l'ex-conservateur du MNBAQ qui pilotait ce projet depuis longtemps, est simple: trouver le point commun à « deux personnalités fortes qui s'unissent pendant 25 ans ». « Il est impensable qu'ils n'aient pas échangé sur la peinture », clame le commissaire invité.

Or, voilà Mitchell et Riopelle sous le même toit public. C'était du jamais vu jusqu'à mercredi, jour du vernissage de l'exposition. Leur rapprochement esthétique était resté en dehors de toute étude.

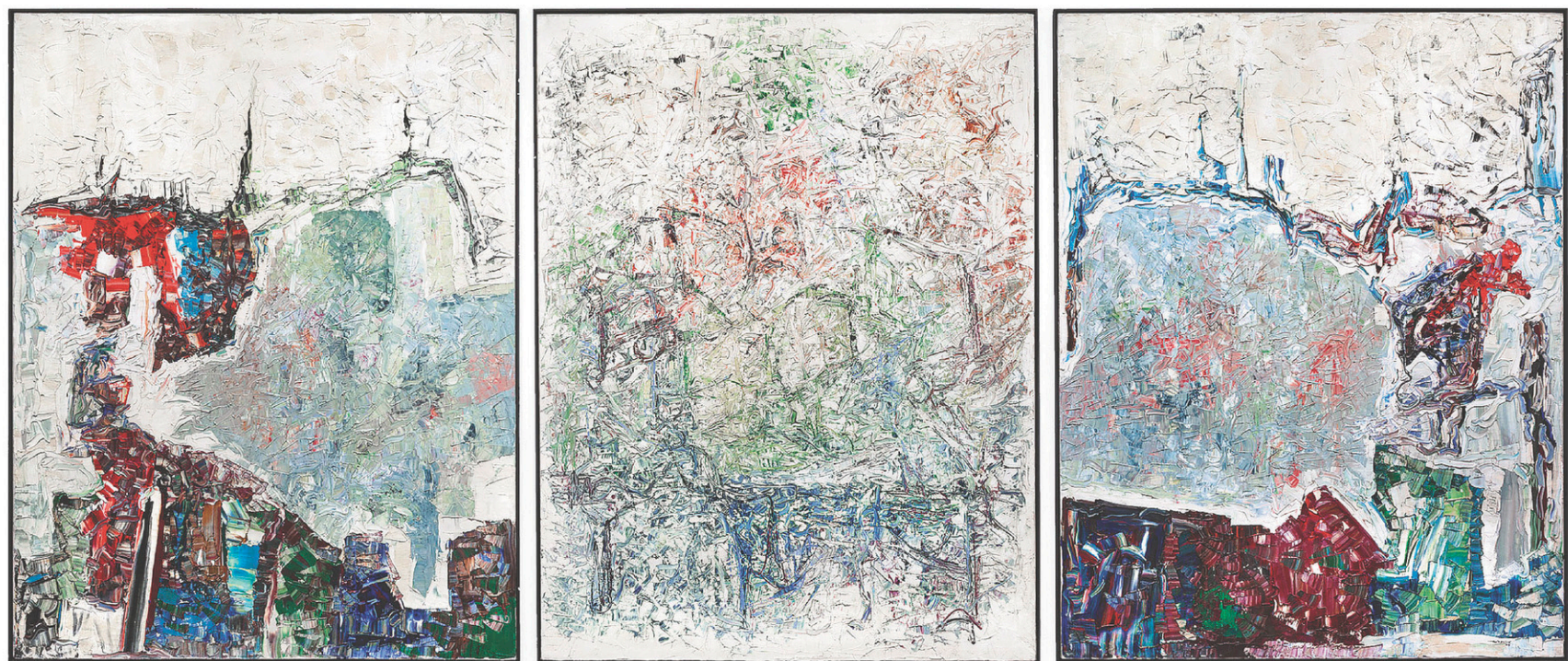
« Tous les convoyeurs qui ont transporté des tableaux nous disaient ça: "comment est-ce possible que ce soit la première fois?" raconte Line Ouellet, directrice du MNBAQ. Michel Martin a fait une recherche épique. On se retrouve avec le plus important corpus de Joan Mitchell jamais réuni au Canada. »

Côté Riopelle, le MNBAQ propose aussi des inédits. La moitié de ses œuvres exposées n'a jamais été présentée au pays, dont celles qui sont la propriété de la Fondation Mitchell.

## Résonance et dissonance

Michel Martin a voulu cerner les « effets » de résonance et de dissonance, de distance et de convergence entre les deux artistes. Son découpage dans les salles, qui suit la chronologie de leur relation, permet de comparer la simultanéité de leurs créations.

Au contact de Joan Mitchell, Jean-Paul Riopelle aurait intégré le blanc, à la fin des années 1950, et donné un nouveau dynamisme à ses compositions. La peintre, associée à la



PHOTOS HMSG SMITHSONIAN INSTITUTION

Image du haut: Joan Mitchell, *Girolata*, 1964. Huile sur toile, 258,4 x 481,7 cm (triptyque). Image du bas: Jean-Paul Riopelle, *Large Triptych*, 1964. Huile sur toile, 276,4 x 643,7 cm.



MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

Joan Mitchell et Jean-Paul Riopelle dans leur atelier-appartement de Paris en 1963

deuxième génération de l'expressionnisme américain, aurait, elle, rompu à cette époque avec les formes concentriques au profit d'une écriture plus gestuelle.

« Dans tout ce qui a été publié aux États-Unis, on parle des liens entre Mitchell et [Georges] Mathieu, mais jamais de Riopelle », dit le chercheur québécois, surpris par ce « fossé de silence ».

Martin a décortiqué la correspondance entre les deux tourtereaux. Riopelle y avoue son sentiment de faire du Mitchell, alors que cette dernière se contente d'évoquer l'impact sur

elle « d'un artiste de Paris qui travaille avec la spatule ».

Laura Morris espère que le public verra « deux grands artistes influencés l'un par l'autre », mais elle le met en garde. Aussi important soit-il, le corpus Mitchell n'a pas le poids d'une rétrospective complète. « On peut penser qu'elle ne fait que du grand format. C'est faux », soutient-elle.

L'équilibre obtenu par Michel Martin a néanmoins surpris l'archiviste. Les deux corpus s'équivalent, et oui, reconnaît-elle, gagnent à cohabiter. Parmi les beaux coups, Laura Morris

retient le face-à-face entre le *Girolata* de Mitchell et *Large Triptych* (1964) de Riopelle, deux ensembles conservés au Hirshhorn Museum de la Smithsonian Institution de Washington.

Cette période forte en triptyques est considérée par Martin comme celle de « la convergence la plus évidente ». Les deux peintres travaillent leurs panneaux latéraux par des tonalités qui font résonner la partie centrale.

Les premières distances surviennent, croit le commissaire, au moment où chacun s'achète une propriété, elle à Vétheuil, au nord de Paris, lui dans les Laurentides. La section « Canada et nordicité » exprime plastiquement ce qui les sépare. La série « Canada » de Mitchell est notoire pour ses tons froids, alors que les « Iceberg » de Riopelle célèbrent la beauté nordique. Elle reste la coloriste de toujours, lui avance vers le noir et blanc.

Après Québec, *Mitchell/Riopelle, un couple dans la démesure* se pointera à Toronto, puis en Bretagne. L'absence d'un arrêt aux États-Unis est notable. Line Ouellet assure avoir tendu des perches, mais reconnaît qu'il était trop tôt. Riopelle n'a pas de fortune critique. L'expo, rêve-t-elle, sera un premier pas pour éveiller nos voisins à son sujet.

Le Devoir

MITCHELL/RIOPELLE  
UN COUPLE DANS LA DÉMESURE

Au Musée national des beaux-arts du Québec, jusqu'au 7 janvier

## Neuf moments marquants

1923 Jean-Paul Riopelle naît le 7 octobre à Montréal.

1925 Joan Mitchell naît le 12 février à Chicago.

1954 En avril se tient à la Stable Gallery de New York la deuxième exposition individuelle de Mitchell. Selon les observateurs, elle fait preuve d'une « maturité accrue ». En mai, l'exposition *Peintures récentes de Riopelle* (galeries Pierre et Caven, à Paris) apporte une reconnaissance internationale à l'artiste, qualifié d'« important young painter ».

1955 Début de la relation entre Mitchell et Riopelle.

1960 Le couple s'installe dans l'atelier-appartement de la rue Frémicourt, à Paris.

1967 Mitchell achète une maison à Vétheuil, à environ 65 km de Paris, où elle vivra jusqu'à sa mort.

1977 Rupture du couple, officialisée par le départ de Riopelle en décembre de la maison de Vétheuil. Fin d'une époque pour laquelle Mitchell peint *La vie en rose*, célèbre tableau du Metropolitan Museum de New York. L'œuvre n'a pas fait le voyage à Québec.

1992 Joan Mitchell meurt le 30 octobre à Paris. Sous le choc, Riopelle peint en quelques jours l'immense *Hommage à Rosa Luxemburg*.

2002 Jean-Paul Riopelle meurt le 12 mars à L'Isle-aux-Grues.

Du 3 octobre  
au 4 novembre 2017

Théâtre  
du Rideau  
Vert

Le théâtre en plein cœur

Hydro  
Québec

présente

LA MORT  
D'UN COMMIS  
VOYAGEUR

Lorsque le rêve américain tourne au cauchemar.

Une pièce de Arthur Miller  
Traduction et mise en scène Serge Denoncourt

Avec Marc Messier, Mikhaïl Ahojja  
Marilyse Bourke, Éric Bruneau, Sarah Cloutier Labbé  
Charles-Alexandre Dubé, Aude Lachapelle  
Robert Lalonde, Jean-Moïse Martin, Mathieu Richard  
Manuel Tadros, Louise Turcot

rideauvert.qc.ca | rideauvert | @rideauvert | @rideauvertofficiel

Québec

Le Théâtre du Rideau Vert est un organisme à but non lucratif.

DES ARTS  
DU QUÉBEC

Musée

GRAND  
PARTENAIRE

QUÉBECOR

SUPPLÉMENTAIRES  
JUSQU'AU 11 NOVEMBRE

# Créer pour disparaître

## Une nouvelle pièce du duo Félix-Antoine Boutin et Odile Gamache

MARIE LABRECQUE

Félix-Antoine Boutin et Odile Gamache forment un véritable duo créatif. L'auteur-metteur en scène et la scénographe, qui se sont rencontrés à l'École nationale de théâtre, ont vite découvert qu'ils partageaient un langage commun. Depuis *Le sacre du printemps* (tout ce que je contiens), en 2013, ils collaborent pour créer des spectacles très inspirés par l'art visuel. «On aime l'artisanat, résume-t-elle. On part souvent de bricolages pour tisser des images scéniques.» Il complète: «La scénographie influence le texte. Les deux sont souvent développés en parallèle. Odile n'est pas juste une scénographe, elle est capable d'avoir un regard sur l'écriture, sur le jeu, alors elle devient une partenaire.»

Reprise à La Chapelle après une brève présentation à l'Usine C lors de l'événement Actoral, *Petit guide pour disparaître doucement* est leur œuvre la plus aboutie, selon le créateur. «On a oublié toute notion de personnage ou de récit chronologique. On a vraiment pu faire ce qu'on veut toujours faire: créer une trame dramatique d'images et une trame textuelle, que les deux s'imbriquent et se répondent.»

**Félix-Antoine Boutin a coutume d'avertir les néophytes que son écriture, «souvent très dense», nécessite de «lâcher prise»**

Le spectacle est le fruit d'une résidence de deux ans de Félix-Antoine Boutin à LL, à Bruxelles. Et résulte d'une recherche autour d'une question originale: comment disparaître sur scène? En réaction à l'individualisme ambiant, la démarche du dramaturge passe par une tentative d'effacement du moi pour laisser place à une pensée plus collective. «On essaie tellement de s'affirmer en ce moment, et ça crée beaucoup de conflits identitaires. Moi, je demande: est-ce si important que ça? Oui, c'est important qui on est et d'où on vient. Mais c'est important aussi de penser ensemble. Toutefois, ce n'est pas politique, je passe par la poésie. Et les spectateurs peuvent créer leur propre sens.»

Pour la première fois depuis sa formation en jeu, Boutin est lui-même, dans son propre rôle, sur scène. Lui qui avait pourtant décidé de ne plus jamais jouer. «Je pense que ce n'était pas ma place. Ça me terrifie encore un peu, mais ça va bien.» Sa fragilité sur scène sert le propos du solo, croit Odile Gamache. Mais cet inconfort a dû être tempéré. «Je m'effaçais trop», dit l'acteur. *Le dramaturge qui m'accompagnait à Bruxelles disait: pour disparaître, il faut que tu existes un petit peu. On a tra-*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le duo, dans sa nouvelle création, pose une question: comment disparaître sur scène?

vaillé à trouver un équilibre.» Tout ça peut sembler paradoxal dans un art qui s'appuie notamment sur la présence des acteurs. Ici, cette présence relève plus de la performance, ou «d'un artiste visuel qui présente [son œuvre]». «Mon jeu n'est qu'un outil parmi d'autres. La moitié du spectacle, c'est juste des voix — on a travaillé beaucoup sur le son — dans l'espace avec la scénographie. C'est comme ça que je travaille avec mes comédiens aussi, même quand on œuvre sur des textes: en enlevant la notion de représentation de leurs épaules.»

**Un interprète origamiste**

Dans cette déconstruction identitaire où la présence fantomatique de l'acteur finit par quitter la scène, le matériel sonore, visuel et installatif

prend donc le relais. Au fil de la recherche formelle, les créateurs ont notamment exploré l'origami. L'espace est habité de fragiles petites maisons de papier. «Une maison, c'est l'endroit où l'on se réfugie, notre identité, explique la scénographe. Il y a cette idée du réconfort, puis d'apprendre à s'en détacher pour devenir un corps volatil et effaçable.»

Pour créer, le duo s'est nourri de ce qu'il a vu au Kunstfestivals des arts de Bruxelles. Un spectacle en particulier a beaucoup influencé *Petit guide...: Infini 1-15*, par un collectif dirigé par Jozef Wouters, qui a composé un objet exclusivement scénographique, «le show dont on avait rêvé depuis notre enfance». Ils s'en sont inspirés pour créer une œuvre où la mécanique théâtrale est vraiment importante, où les

manipulations sont à vue. Et où le spectateur devient «complice» de l'image fabriquée devant lui par l'acteur. «Pour nous, c'est vraiment important qu'on sente la chaleur qu'il y a dans cet artisanat», souligne Félix-Antoine Boutin. *Moi, je vois ça comme une main tendue vers le public. On lui dit: on est ensemble dans cette démarche et tu vas voir tout ce que je fais. Mais je vais te surprendre quand même.»*

**Apparition d'un auteur**

Odile Gamache compare leur création méditative à un poème visuel. «C'est un show doux, qui berce. Il y a beaucoup d'espace pour réfléchir, pour se perdre un peu dans la proposition visuelle, puis retourner au texte. Comme spectatrice, c'est un état qui me fait du bien et que je retrouve peu au cinéma ou à la télé. Un espace de liberté qui nous met dans un état plus contemplatif.» Félix-Antoine Boutin a coutume d'avertir les néophytes que son écriture, «souvent très dense», nécessite de «lâcher prise». De se laisser porter par ses nombreuses images, sans forcément chercher à

tout entendre, tout saisir.

Des textes qui, malgré l'importance des éléments scéniques, tiennent tout seuls. Trois d'entre eux (*Koalas, Un animal (mort)* et *Petit guide pour disparaître doucement*) sont d'ailleurs publiés ces jours-ci dans la nouvelle collection «Matériaux» de Triptyque. Le dramaturge a jugé un peu difficile de repasser sur ses premières pièces. Car il a beau créer depuis seulement cinq ans, sa compagnie accumule déjà une dizaine de productions. «En même temps, je trouve bien que ces textes aient une seconde vie. Je ne me suis jamais cru auteur, mais ça s'en vient...»

Collaboratrice  
Le Devoir

**PETIT GUIDE POUR DISPARAÎTRE DOUCEMENT**

Conception de Félix-Antoine Boutin et Odile Gamache  
Texte et mise en scène de Félix-Antoine Boutin  
Une production de Création dans la chambre  
Du 17 au 21 octobre, à La Chapelle scènes contemporaines

« Dans ce solo, Taoufiq Izzediou ne fait pas que dire et danser son besoin de spiritualité. Il exprime celui d'un Orient et d'un Occident en crise. »

LE POINT AFRIQUE



mai

EN TOURNÉE MONDIALE

## En Alerte

Taoufiq Izzediou  
Anania Danses  
(Marrakech)

27 + 28 octobre

BILLETTERIE

514 982-3386 / M.A.I.QC.CA

En collaboration NordSud Arts&Cultures

Montréal

Canada Council  
Conseil des arts  
du Canada

Patrimoine  
canadien  
Canadian  
Heritage

Conseil des arts  
et des lettres  
Québec

Emploi  
Québec

8<sup>e</sup> festival  
21 au 29 octobre  
**Québec  
en toutes  
lettres**

Écrire  
Québec



**Lire Québec**  
Lecture musicale

Des textes d'une vingtaine d'auteurs lus par des gens que vous aimez  
**24 octobre** | Chapelle du Musée de l'Amérique francophone

**Manifeste scalène**  
+ Fuites – Les pipelines se couchent à l'est  
Programme double  
Avec des poètes de Québec, de l'Acadie et de Wendake  
**25 octobre** | Maison de la littérature

**Nuit de la poésie**  
Avec 26 poètes de Québec et d'ailleurs  
**26 octobre** | Maison de la littérature

**La femme qui fuit**  
Spectacle-lecture  
Avec Anaïs Barbeau-Lavalette et Catherine de Léan  
**27 et 28 octobre**  
Chapelle du Musée de l'Amérique francophone

**Cabinet de curiosités et autres friandises**  
Soirée festive et musicale  
Rendez-vous halloweenesque avec 13 auteurs  
**28 octobre** | Maison de la littérature

Programmation, billets et information  
418 641-6797 | quebecentouteslettres.qc.ca

L'Institut Canadien  
de Québec

VILLE DE  
QUÉBEC  
l'accent  
d'Amérique

AGORA

Tangente

NOUVELLE VAGUE JAPONAISE

18 + 21 oct. 2017

Mikiko Kawamura  
+  
Kaori Seki

Dansu  
ダンス

1 billet 30\$  
3 billets 63\$

Commissarié par  
Diane Boucher

JAPAN FOUNDATION  
Dance New Art

Dansu ダンス se poursuit  
du 25 au 28 octobre  
avec le spectacle  
Namae Ga Nai de Zan Yamashita  
et des projections des films de  
Saburo Teshigawara.

1435, rue De Bleury, Montréal  
Place-des-Arts  
Billetterie 514 525-1500  
agoradanse.com  
tangentedanse.ca

## CULTURE &gt; DANSE

## Dansu : petit éventail de danses japonaises

Un aperçu du travail de quatre chorégraphes contemporains

CATHERINE LALONDE

C'est un petit éventail de danses contemporaines japonaises qu'ouvrent Tangente et l'Agora de la danse, afin de permettre aux spectateurs de goûter à l'avant-garde nipponne actuelle. Car si Montréal a pu suivre d'assez près depuis les années 1980 l'évolution du butô, à travers les venues de Kazuo et Yoshito Ohno, de Min Tanaka, de Muteki-Sha, et le travail et l'enseignement ici des Lucie Grégoire, Mario Veillette et Jocelyne Montpetit, les voix des autres danses se sont faites assez rares. Conversation avec la commissaire Diane Boucher, sur ce qu'on peut attendre de Dansu.

Quelles références nous faudra-t-il, et comment faut-il regarder la danse contemporaine japonaise? La cofondatrice du défunt Festival international de nouvelle danse (FIND) Diane Boucher se fait rassurante: «Il faut l'aborder comme on aborde toutes les sortes de danses contemporaines, de la même façon, en s'attardant aux mêmes critères: la structure, la personnalité de la chorégraphie et des interprètes, la qualité des spectacles. Ce n'est pas parce que c'est japonais que c'est plus compliqué!»

La danse contemporaine japonaise s'est beaucoup, beaucoup développée dans les sept ou huit dernières années, estime M<sup>me</sup> Boucher, qui en est une observatrice privilégiée depuis la fin des années 1980. La création s'est vue récemment propulsée par l'instauration, entre autres, de subventions pour les chorégraphes. «En 2005-2006, se remémore la spécialiste, on m'a demandé d'être dans des jurys au Japon pour des concours — dont le prestigieux Toyota Choreographic Award —, et j'ai pu voir à ce moment-là la nouvelle génération de jeunes chorégraphes. J'en ai vu beaucoup, beaucoup. Et j'ai vu beaucoup, beaucoup de mauvais spectacles — ce qui aurait aussi été le cas n'importe où ailleurs en pareilles

Mikiko Kawamura, qui vient des danses de rue, présente le solo *Alphard*, qu'elle interprète aussi.

circstances. Ce qui m'a frappé alors, c'est de constater que les chorégraphes faisaient soit comme les Européens, genre Anne Teresa de Keersmaeker, soit ils refaisaient, encore, le butô. Pour moi le butô est la danse classique japonaise.» Cette danse des ténèbres, «danse du corps obscur», rappelons-le, naît dans les années 1960 en réaction au nô et au kabuki traditionnels, qui ne semblent plus aptes à parler alors des problématiques sociales. «Très peu de chorégraphes trouvaient leur propre personnalité chorégraphique et artistique», insiste M<sup>me</sup> Boucher.

## Sentir la danse

Ce sont donc des signatures encore fraîchement tracées qu'elle propose, et qui

se déploient en trois tentatives fort différentes. «Mikiko Kawamura vient de la danse urbaine, très hip-hop. C'est le nouveau prodige, capable de spectaculaire, qui touche au multidisciplinaire, car elle fait aussi de la vidéo, du costume.» Elle présente le solo *Alphard*, qu'elle interprète aussi. Kaori Seki, elle,

est déjà venue à Montréal en 2013 à Tangente, avec le duo *Hetero*. «Elle commence à faire des pièces de groupe, et elle utilise toujours des parfums, qu'elle intègre à ses spectacles. Elle a une gestuelle très personnelle: c'est très, très lent, très organique. Il faut, comme spectateur, vraiment vouloir y entrer. Ça demande

beaucoup de patience, beaucoup de concentration au spectateur.» On pourra voir son quintette *Amigrecta*.

D'avantage du côté de la performance, mixant mots, poésie et corps, Zan Yamashita, de Kyoto, propose un solo pour le danseur et chorégraphe Kim Itoh (dont on avait pu voir la compagnie en

2003 à Danse Danse, dans *The Glorious Future*, et dont le bandeau sur l'œil, façon pirate, est un reconnaissable attribut). «Malheureusement, on aura une traduction simultanée seulement en anglais, prévient la consultante en arts visuels et en danse. Il y a quelque chose d'intimement lié à la culture japonaise dans cette pièce, entre autres parce que Kim Itoh y parle de sa vie quotidienne; du fait qu'il a travaillé déjà dans une usine de tofu. C'est plein de connotations», précise Diane Boucher.

Cinq films et vidéos de Seguro Teshigawara complètent ce menu, et assurent une continuité, puisqu'avec sa compagnie Karas, le chorégraphe est passé à plusieurs reprises au Québec — il était en 2010 du Festival TransAmériques, avec son solo *Miroku*. «Il est un peu le père de la danse contemporaine au Japon. Il inspire beaucoup les jeunes chorégraphes, jusqu'à l'émulation. Ce sont des films qu'il a réalisés — il était d'abord sculpteur, et il s'est mis à faire ensuite des films et vidéos.»

«Il y a beaucoup de danseurs japonais qui sont très, très forts techniquement; ils sont allés suivre des classes partout, en Europe, aux États-Unis. Dans certaines pièces contemporaines, on voit encore le lien avec le butô, mais pas dans les pièces que j'ai choisi de présenter; le butô y est le passé. C'est complètement autre chose, maintenant», conclut Diane Boucher.

A découvrir, donc.

Le Devoir

## La programmation de Dansu

## AMIGRECTA

Chorégraphie de Kaori Seki pour cinq danseurs

Du 18 au 21 octobre

## ALPHARD

De et avec Mikiko Kawamura

Du 18 au 21 octobre

## NAMAÉ GA NAI

Une performance de Zan Yamashita, avec Kim Itoh

Du 25 au 28 octobre

## RETROSPECTIVE DE CINQ FILMS ET VIDÉOS

De Saburo Teshigawara

Du 25 au 28 octobre

Présentés par Tangente et l'Agora de la danse  
À l'Espace Danse de l'édifice Wilder

DU 20 AU 29 OCTOBRE

66 SPECTACLES  
43 LIEUX

14<sup>E</sup> FESTIVAL INTERCULTUREL DU CONTE DE MONTRÉAL

Vendredi 20 octobre, 20 h  
**TERRITOIRES**  
SPECTACLE D'OUVERTURE

Joséphine Bacon (Nation innue), Chloé Sainte-Marie (Québec), Ladjali Diallo (France-Mali), Chirine El Ansary (Égypte), Alberto Garcia Sanchez (Belgique-Espagne), Jeanne Ferron (France), Franck Sylvestre (Québec-Martinique) et Mike Burns (Québec-Irlande)

THÉÂTRE OUTREMONT  
Frais d'entrée: 30 \$ - Étudiants: 25 \$  
[www.theatreoutremont.ca](http://www.theatreoutremont.ca)

Dimanche 22 octobre, 20 h  
**DEPUIS LE GAN EDEN...  
CONTES ET CHANTS JUIFS  
SÉFARADES**

Jean-Jacques Fdida, Oro Anahory Librowicz et l'Ensemble séfaraïte et méditerranéen.  
AUDITORIUM LE PREVOST MAISON DE LA CULTURE  
VILLERAY-SAINT-MICHEL-PARC-EXTENSION  
Laissez-passer disponibles

Lundi 23 octobre, 20 h 30  
**LA GRANDE FÊTE DU CONTE -  
PLANÈTE REBELLE,  
20 ANS AU CŒUR DU CONTE**

Paul Bradley, Mike Burns, Michel Faubert, Céline Jantet et Renée Robitaille.  
Maître de cérémonie: Marc Laberge.  
LE LION D'OR / 25 \$

Mardi 24 octobre, 20 h  
**SACRÉ CHŒUR  
DE GILGAMESH**

Jean-Sébastien Bernard, Franck Sylvestre et Nadine Walsh  
THÉÂTRE AUX ÉCURIES / 15 \$

Mardi 24 octobre, 20 h  
**JULIETTE ET  
SON ROMÉO**

Jeanne Ferron  
PETIT OUTREMONT / 22 \$; étudiants: 20 \$

Mardi 24 octobre, 20 h  
**L'HISTOIRE  
DE MACBETH  
ROI D'ÉCOSSE**

Jeanne Ferron  
PETIT OUTREMONT  
Frais d'entrée: 22 \$ | étudiants: 20 \$

Jeudi 26 octobre, 20 h  
**MONTRÉAL, L'ÎLE AUX  
MULTIPLES PAROLES**

François Lavallée, Mike Burns, Nina Segalowitz et Nadine Walsh.  
Maître de cérémonie: Alain Lamontagne.  
POINTE-À-CALLIÈRE / 20 \$

FESTIVAL-CONTE.QC.CA

Québec Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts Montréal LE DEVOIR LIBRE DE PENSER

**Les 4 saisons**  
D'ANDRÉ GAGNON

Stéphane Aubin piano, arrangements et dir. musicale  
Kathleen Fortin chant

Antoine Bareil violon  
Carla Antoun violoncelle  
Dominic Girard contrebasse  
Maxime Lalanne percussions

JEUDI 30 NOVEMBRE 2017 - 20H  
VENDREDI 1<sup>ER</sup> DÉCEMBRE 2017 - 20H  
SAMEDI 2 DÉCEMBRE 2017 - 20H

CINQUIÈME SALLE DE LA PLACE DES ARTS  
BILLETTERIE : 514 842-2112

STATION BLEUE Québec

## CULTURE &gt; CLASSIQUE

## André Cluytens, alchimiste des sons disparus

Son intégrale est le miroir fascinant d'un temps révolu

## ANDRÉ CLUYTENS

Intégrale des enregistrements symphoniques et concertants. Réédition avec remastérisages soignés et pochettes originales. Enregistrements 1943-1966 [35 CD mono, 30 CD stéréo]. Solistes instrumentaux (entre autres) : Aldo Ciccolini, Solomon, Samson François, Gabriel Tacchino, Marguerite Long, Emil Gilels, David Oistrakh, Maurice Duruflé, Dmitri Chostakovitch. Erato 0190295886691

## CHRISTOPHE HUSS

Erato publie l'intégrale des enregistrements du chef André Cluytens. Au-delà de la monographie sonore, ces précieux documents préservent des couleurs orchestrales propres aux orchestres français, disparues, hélas, aujourd'hui.

André Cluytens, né Belge à Anvers en 1905, naturalisé Français en 1939, est mort il y a 50 ans, le 3 juin 1967. « André était un des chefs les plus élégants que j'aie jamais rencontrés, souverain, doté d'une grande autorité et d'un charisme qu'on pourrait presque qualifier d'hypnotique », écrit dans la notice la légendaire soprano Anja Silja à propos de cet homme qui l'« accompagne aujourd'hui encore, au-delà de la mort ».

Wieland Wagner, qui avait fait de Cluytens, en 1955, le premier Français invité à diriger à Bayreuth, le décrivait ainsi : « La sonorité de Cluytens est élégante, claire, nuancée, colorée et pleine de dignité, même dans les apothéoses orchestrales les plus exaltées. [...] Chef plein d'intuition et d'une grande clarté de vision, rythmicien par excellence... »

## La musique avant la mondialisation

Captés aux trois quarts à Paris entre 1950 et 1965, les enregistrements occupant 65 CD sous la baguette de ce prince de la musique ont ceci de particulier qu'ils sont inimitables et irremplaçables parce que documentant une époque révolue.

Je ne parle pas seulement du plus beau Ravel (et de très loin!) de tous les temps. Je parle surtout d'une culture sonore qui n'a plus cours : celle qui fascinait Wagner et les plus grands interprètes depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ; celle qui attirait à Paris Carl Schuricht, immense chef allemand, lorsqu'il voulait enre-



HORST

Dirigeant alternativement dans ces disques l'Orchestre de la société des concerts du Conservatoire, celui de la radio et celui de l'opéra, André Cluytens (1905-1967) côtoyait la génération des vieux maîtres et leur donne la parole.

gistrer Beethoven et Wagner. C'était avant la mondialisation. Et celle du son a frappé avant celle de l'économie.

On peut situer le début de l'homogénéisation au tournant des années 1970. En France, le renoncement à même deux dates symboliques. D'abord 1967, avec la création de l'Orchestre de Paris, « Marcel Landowski et Charles Munch tombèrent d'accord pour recruter des cornistes jouant sans vibrato », écrit Christian Merlin dans son excellent livre *Au cœur de l'orchestre* paru chez Fayard en 2012. Ensuite 1970, avec le

coup de grâce asséné par Herbert von Karajan, nommé successeur de Munch, désignation imbécile et sans lendemain, si typique de la courte vue snobarde des élites de salon parisiennes. A peine en place, Karajan requit l'abandon du basson français au profit du Fagott, son équivalent allemand.

Dans les années 1950 et 1960, la signature sonore française était pourtant, avec la patte sonore russe, la plus distinctive du monde : des cordes transparentes, des bois très clairs et individualisés, des cors vibrants, des trompettes

chantantes. Cette image sonore s'opposait nettement au son allemand, qui visait la fusion en un « corps sonore » très charpenté (archétype de cette esthétique : Karajan, justement), au son viennois, plus soyeux, avec un hautbois nasillard, ou au son américain, avec des cuivres très brillants aux attaques tranchantes.

## Les hommes derrière les sons

Il y avait derrière cette forêt sonore des facteurs d'instruments et, à des postes clés, des instrumentistes, sur lesquels Christian Merlin, dans

l'ouvrage précité, a mis des noms et visages : « Il suffit d'écouter les enregistrements d'il y a plus de 50 ans pour se rendre compte que le hautbois français d'alors avait un son extrêmement clair et typé, d'un charme fou. Hautbois solo de l'Orchestre national de sa création en 1933 au début des années 1970, Jules Goetgheluck en fut l'inimitable fer de lance. »

Cette sonorité de hautbois allait parfaitement de pair avec celle du basson. Là, c'est l'instrument, selon un système français, qui changeait la donne. Le basson français a un son centré, moins ample et

plus nasal que le basson allemand aussi appelé Fagott. Aujourd'hui, le Fagott, plus adapté au volume des salles, s'est imposé partout. Seul effet positif, la mondialisation instrumentale permet plus facilement aux musiciens français de se présenter à des auditions dans des orchestres à l'étranger.

Mais le plus beau dans le son des orchestres français des années Cluytens, c'est le cor. Le cor vibré de la grande époque. « Lucien Thévet fut le plus éminent représentant de l'école française de cor. Soliste de l'Opéra de Paris de 1951 à [...] 1973 et de la Société des concerts du Conservatoire de 1938 à son remplacement en 1967 », nous dit Christian Merlin, qui raconte que Thévet fut appelé à venir saluer sur la scène de l'Opéra Garnier après la sonnerie de Siegfried ! Le son français tel que j'en rêve la nuit, tel qu'il resplendit pour l'éternité à la page 3 du CD 33 de ce coffret, a donc un nom : Lucien Thévet. On l'entend aussi dans la *Pavane* de Ravel (CD 3, page 10).

Le père de l'école française de trompette, lui, se nommait Eugène Foveau. Ce qui l'intéressait, ce n'était pas de plastronner mais d'imiter la vocalité des grands chanteurs, son modèle étant le ténor Georges Thill. Pilier de l'Opéra de Paris pendant quatre décennies, Foveau forma les trompettistes au Conservatoire de Paris de 1925 à 1957.

Cette « famille » de musiciens et leurs compatriotes représentaient la signature sonore d'un pays. Elle est rassemblée et resplendit, synthétisée comme jamais auparavant, dans ce coffret mené par un chef qui sait comment faire briller les talents et comment en tirer parti. Il suffit d'écouter la manière dont Cluytens attaque *Tableaux d'une exposition* de Moussorgski dans l'orchestration de Ravel (CD 34) pour comprendre que l'un des enjeux de ses interprétations est justement de jouer de cette singularité.

La savait-il en danger ? Peut-être. Dirigeant alternativement dans ces disques l'Orchestre de la société des concerts du Conservatoire, celui de la radio et celui de l'opéra, il côtoyait cette génération de vieux maîtres et leur donne la parole, suscitant en nous des vagues de nostalgie.

Le Devoir

DANS L'UNIVERS DE  
**MARCEL PAGNOL**  
DU THÉÂTRE AU CINÉMA

26 octobre | MONTRÉAL | Théâtre Outremont, 19h30  
514 495-9944, poste 1 | 1248, av. Bernard, métro Outremont

**UN ÉVÈNEMENT UNIQUE EN PRÉSENCE DE NICOLAS PAGNOL**

Présentation de la pièce de théâtre, « Jules et Marcel », mettant en scène les conversations truculentes et des lettres inédites entre Marcel Pagnol et Raimu (Jules), le comédien fétiche et ami du cinéaste. L'évènement se poursuit avec la projection du film culte « Marius ».

22 octobre | GATINEAU | Salle Odyssee, 15h00 | 819 243-2525  
24 octobre | BROSSARD | L'Étoile Banque Nationale, 19h30 | 450 676-1030  
28 octobre | QUÉBEC | Théâtre Petit Champlain, 19h30 | 418 692-2631  
29 octobre | BELCEIL | Centre culturel de Belœil, 14h00 | 450 464-4772  
1<sup>er</sup> novembre | LASALLE | Théâtre Desjardins, 19h30 | 514 367-6373

RABAIS POUR 3 SPECTACLES ET PLUS  
**Info et billets**  
theatreoutremont.ca

PROJECTION DE 6 FILMS AU THÉÂTRE OUTREMONT  
514 495-9944, poste 1

29 octobre | 5 novembre

- Marius 13h00
- Les lettres de mon moulin 13h00
- Fanny 15h00
- La femme du boulanger 15h00
- César 17h00
- Topaze 17h00

ADAPTATION THÉÂTRALE DE JULES ET MARCEL : PIERRE TRÉ-HARDY MISE EN SCÈNE : NICOLAS PAGNOL  
COMÉDIENS : FRED ACHARD, CHRISTIAN GUÉRIN ET RAYMOND CLOUTIER  
PRODUCTION : PRODUCTIONS MARTIN LECLERC

MARTIN LECLERC PRODUCTIONS | LONGUS PRODUCTIONS | THÉÂTRE OUTREMONT | SOBC Québec | LE DEVOIR | productionsmartinleclerc.com

## POLICES

SUITE DE LA PAGE E 1

avec plusieurs interprétations surélevées fournies par Isabelle Blais (en enquêtrice enquiquinée par son ex), Fabien Cloutier (le suspect qui s'enfoncé), Mylène MacKay et David Boutin (la sœur et le frère crapules), Marie-Eve Beaulieu (l'avocate véreuse prête à tout) ou Jean-Pierre Bergeron (vraiment bon en pas bon).

**Réalisation.** Les maîtres d'œuvre Yan Lanouette Turgeon (TVA) et Stéphane Lapointe (RC) amplifient chacun à leur manière le matériel mis à leur disposition. Leurs talents se révèlent notamment dans les choix de lieux pour camper l'action.

Les grandes qualités de la série du double se révèlent dès le générique. Des images de construction empruntant des voies parallèles (des ponts, des escaliers...) défilent rapidement en noir et blanc au rythme d'une musique techno-industrielle de Ramachandra Bocar. Le reste se développe dans un Montréal étrange, loin des gratte-ciel, sans être miteux, dans une sorte de banlieue-en-ville avec plusieurs lieux (le loft de Youri, l'église orthodoxe dans un parc, etc.) forçant le questionnement sur l'identité de cette ville métonymique où se déguise un bien malin filou.

*Faits divers* joue aussi l'ambiguïté en s'éloignant cette fois des images d'Épinal de la campagne bucolique. On est dans la



SOURCE RADIO-CANADA

*Faits divers* s'éloigne des images d'Épinal de la campagne bucolique. On est dans la belle province ici.

belle province ici, dans un petit monde magané, souvent sans âme, peuplé de magouilleurs vivant de trafics en tous genres.

**Morale.** Au total, il faut bien se demander à quoi sert cette nouvelle représentation du crime. Les études savantes répètent que les *crime dramas* reflètent peut-être plus que tout autre genre narratif les dilemmes moraux d'un temps.

Un criminel agit. Des justiciers, en uniforme ou pas, le traquent pour le punir. Une série policière, c'est finalement l'exposition d'un moyen de rétablir de l'ordre dans le chaos. Ou un récit par lequel l'extraordinaire s'insère dans l'ordinaire, où le mythique perce la vie quotidienne. De camper la séquence dans des lieux familiers, avec des personnages qui nous ressemblent, ne fait que décapiter l'intérêt du portrait de groupe.

Justement, tout s'embrouille, et ce qui fait désordre a bien changé. La force de ces fictions télévisuelles, c'est aussi de rendre les criminels attachants. On angoisse devant les menaces

qui planent sur la vie de Youri, même si c'est un assassin avéré. La même sympathie ambiguë émane du personnage de Mike Pratt joué par Fabien Cloutier dans l'autre série. Il empeste la magouille. Il s'empêtre dans ses mensonges. En même temps, on le sent victime de forces encore plus noires et on finit par le prendre un peu en pitié.

Le rôle des policiers aussi s'entortille. On comprend vite que l'imposteur remplace un ripou de première classe qui lui-même mentait à qui mieux mieux à ses collègues en plus de livrer « sa sœur cadette à de vilains messieurs pour des prix de famine », comme le dit le poème. *Faits divers* présente des policiers sympas, surtout des femmes, dont beaucoup enceintes, mais malmène l'image de l'avocat et des gens d'affaires. Il ne manque qu'un ou deux politiciens faisandés pour composer un portrait vraisemblable, ici, maintenant, là où le crime paie, beaucoup...

Le Devoir

## CULTURE &gt; MÉDIAS

## Les jeunes au cœur de la cible de Vice Québec

Le volet québécois de la plateforme internationale continue sa progression grâce aux vidéos

PHILIPPE PAPINEAU

Le populaire groupe Vice Media a beau avoir comme pierre d'assise son magazine fondé à Montréal en 1994, la présence de ce pionnier du journalisme frondeur et audacieux était restée plutôt discrète au Québec, jusqu'à la création plus officielle de Vice Québec, qui a officiellement investi le marché il y a un an — malgré la présence du « Vice du jour » depuis plus longtemps. Bilan? L'entreprise qui veut parler aux 18-34 ans prend de l'expansion et plonge encore plus dans la production vidéo de toutes sortes.

À l'extérieur des bureaux de Vice Québec, dans le quartier montréalais de Griffintown, les camions fourmillent, les grues pivotent, les machineries pilonnent les fondations de futurs édifices qui émergent du sol un peu partout. À l'intérieur des bureaux de bois et de métal du média, c'est un peu moins bruyant, mais tout aussi bouillonnant.

C'est que le travail est abondant, et les projets sont encore nombreux pour la trentaine d'employés de Vice Québec, menés par la directrice générale Delphine Poux et le rédacteur en chef Philippe Gohier.

« En 12 mois, on n'a jamais autant travaillé de notre vie, on a donné beaucoup », lance Mme Poux, une ancienne de chez Rogers, tout comme Gohier, qui a travaillé à *Maclean's* et à *L'actualité*. Quand on parle à d'anciens collègues des médias traditionnels, il y a des fois un malaise de leur dire qu'on engage du monde, qu'on est là pour construire et pas déconstruire. On savait que la marque était forte, mais il y a eu un engouement, qui a été encore plus gros que ce qu'on espérait. »

En ce moment, Vice Québec rejoint quelque 500 000 visiteurs uniques par mois sur son site et compte plus de 80 000 abonnés sur sa page Facebook. Mieux, en plus d'une récente récompense aux prix Gémeaux pour le documentaire *Le peuple de l'herbe: la cannabusiness au Québec*, plusieurs de leurs productions vidéo rejoignent jusqu'à 700 000 personnes.

C'est d'ailleurs là où le bateau amiral de Vice Media concentre aujourd'hui son énergie, forçant par ailleurs des mises à pied et des refontes de ses structures, dont l'abandon de certaines plateformes, par exemple le site de



GUILLAUME LEVASSEUR LE DEVOIR

« Il y a un appétit infini pour la vidéo sur les réseaux sociaux », estime le rédacteur en chef Philippe Gohier.

musique électronique Thump. L'entreprise, qui compte en son sein des dizaines de déclinaisons locales à travers le monde, est en train de pivoter sur elle-même, illustre Delphine Poux.

« Il y a eu des licenciements, mais il n'y a aucun rapport avec le fait que Vice n'allait pas bien, dit-elle. On est en train de se concentrer sur une ligne de business qui est très claire avec la production vidéo, le numérique et la télé. »

Vice Québec produit quotidiennement la capsule « Vice du jour », en plus de plonger dans la création de documentaires d'une vingtaine de minutes — sur la cimenterie de Port-Daniel, par exemple. Aujourd'hui, estime Philippe Gohier, le contenu vidéo a le même poids sur le site que le contenu écrit, colonne vertébrale de Vice.

Mais qu'est-ce qui fait que le format vidéo est si fort? Gohier hausse les épaules: « Il y a un appétit infini pour la vidéo sur les réseaux sociaux. »

La directrice générale, Delphine Poux, rappelle un fait majeur: le standard de qualité de Vice Québec ne se définit

pas par rapport à ce qui se fait ici, « mais par rapport à la maison mère ». « Forcément, ça nous tire vers le haut de façon importante. »

La marque forte de Vice a aidé son volet québécois à se faire une place dans le marché, mais elle doit toutefois être à la hauteur de la réputation de l'entreprise. « Quand je regarde

[le documentaire-choc sur la ville américaine de] *Charlotteville*, je sais que la barre vient de monter. Tout le monde en parle. On le rappelle à l'équipe aussi. Maintenant, il y a une autre marche à franchir. »

## Projets télé

Vice Québec a comme mandat de parler aux jeunes de 18 à

34 ans, un public pas tout à fait naturel pour les grands médias d'information, souvent destinés à un public adulte. Pour ce faire, Poux et Gohier ont justement recruté plusieurs jeunes plumes. « Un bon 85 % des employés a en bas de 35 ans », estime la directrice générale.

Cet état de fait était indispensable pour le rédacteur en chef,

qui ne se retrouve plus dans la tranche d'âge cible. « On est quelques "adultes", rigole-t-il. Ça en prend, mais on n'a pas nécessairement les instincts de nos employés. Je dois me fier à eux quand ils me disent que quelque chose est cool, intéressant. »

Gohier estime que c'est un des plus grands défis de la plateforme. Rejoindre son jeune public, lui parler pour qu'il s'intéresse à ce qu'on lui dit, et aborder les enjeux qui le passionnent.

« C'est une vérité pour tous les journalistes, mais il ne faut jamais oublier qu'on est au service de nos lecteurs. Mais nos lecteurs ne sont pas les lecteurs auxquels on est habitué de parler. »

Concrètement, comment cela se reflète-t-il dans le travail de tous les jours? « Quand mes collaborateurs me demandent comment ils doivent écrire, je leur dis de le faire comme s'ils racontaient l'histoire à leur coloc, à leur meilleur ami. Et de la raconter dans le même ordre aussi. Si tu vas dans une conférence de presse, et ce qui t'a intéressé le plus, c'est quelque chose qui s'est passé complètement à côté du sujet, dans le fond de la salle, et que c'est ce que tu racontes à tes collègues après coup, c'est ça que je veux que tu me racontes. »

Paradoxalement, le prochain pion qu'avancera Vice Québec sera probablement celui d'une présence à la télévision, lance Delphine Poux. « On est en train de développer des émissions pour d'autres diffuseurs télé. On n'est pas parti en production en français pour la télé, mais on est prêts. »

Le Devoir

La Fondation Arte Musica présente

# SALLE BOURGIE

17-18

Ô-CELLI FAIT SON CINÉMA

MERCREDI 18 OCTOBRE, 19h30

Ô-CELLI, octuor de violoncelles

Quand le 4<sup>e</sup> art rencontre le 7<sup>e</sup> art!

Ceuvres de Nino ROTA, Henry MANCINI, John WILLIAMS, VERDI et STRAVINSKI.



## ILYA POLETAEV

JEUDI 19 OCTOBRE, 19h30

FRESCOBALDI Toccata I  
L. COUPERIN Tombeau de Mr. Blancrocher  
J. KUHNAU Sonate biblique La Tomba du Giacob  
LISZT Sonate en si mineur

Ce concert unique mettra en valeur le **clavecin flamand**, le **clavicythérium** et le fameux **piano Érard de 1859** de la salle Bourgigie et culminera avec la grande Sonate de Liszt.



## CANTATES DE BACH

DIMANCHE 29 OCTOBRE, 14h

BANDE MONTRÉAL BAROQUE  
Eric Milnes, chef et clavecin  
Andréanne Brisson-Paquin, soprano  
Nicholas Burns, contreténor  
Philippe Gagné, ténor  
Clayton Kennedy, baryton

Cantates pour le 500<sup>e</sup> anniversaire de la Réforme  
J. S. BACH Cantates BWV 80, 180 et 192

## SOLEDAD

JEUDI 2 NOVEMBRE, 19h30

Manu Comté, accordéon et bandonéon  
Jean-Frédéric Molard, violon  
Alexander Gurning, piano

Coup de cœur pour ce trio éclectique et inventif!



## LE POÈME HARMONIQUE

MARDI 7 NOVEMBRE, 19h30

Isabelle Druet, mezzo-soprano  
Vincent Dumestre, théorbe, guitare et direction

DANZA!  
Ceuvres de BEXES, de BRICEÑO, MARTÍN, LE BAILLY et MOULINIÉ

Un magnifique programme présentant les musiques espagnoles jouées dans le Paris baroque.

Billets et programmation complète

SALLEBOURGIE.CA  
514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par



Orchestre symphonique de Laval

25 OCT 2017  
19 H 30

LES GRANDS CONCERTS  
MARIE-JOSÉE LORD  
POUR L'AMOUR DE L'OPÉRA  
ÉGLISE SAINTE-ROSE-DE-LIMA

# VERDI

# MASSENET

# PUCCINI

# STRAUS

# BERNSTEIN

Alain Trudel  
Chef

MARIE-JOSÉE LORD  
SOPRANO

BILLETTERIE  
450 978-3666  
OSL.QC.CA

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LAVAL  
ALAIN TRUDEL

ARRONNIERS

OM ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN  
Yannick Nézet-Séguin

Hydro Québec  
Partenaire principal

# DE FALLA

# EVANGELISTA

# RIMSKY-KORSAKOV

# imaginer L'ESPAGNE

Alain Trudel CHEF  
Julien Bélanger MARIMBA  
Marjorie Maltais MEZZO-SOPRANO

Vendredi 20 octobre, 19h30  
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

Billets à partir de 28 \$\*

placedesarts.com

\* Taxes en sus.

# Prendre le pouls de l'œuvre de Sophie Jodoin

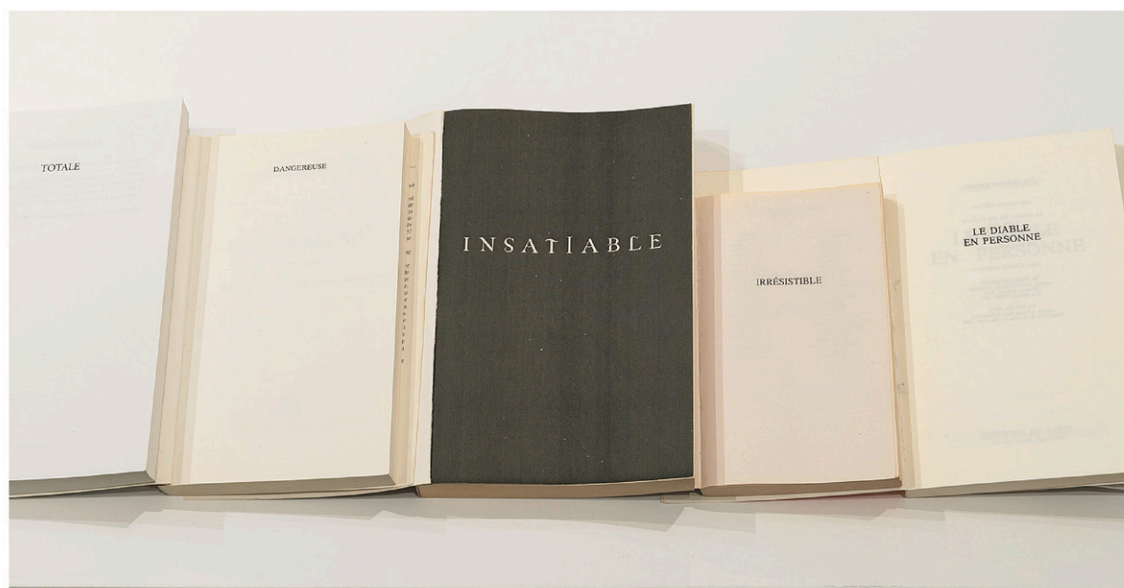
L'artiste invite à parcourir toutes les dimensions de sa démarche créatrice

**ROOM(S) TO MOVE: JE, TU, ELLE**  
De Sophie Jodoin  
Expression, Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe  
Jusqu'au 29 octobre

NICOLAS MAVRIKAKIS

Voilà un événement qui prend les allures d'un bilan. Un bilan qui pourrait correspondre à ce qu'on appelle la mi-carrière. Cette exposition de Sophie Jodoin présentée à Saint-Hyacinthe est le premier volet d'une trilogie, qui se poursuivra au MacLaren Art Centre à Barrie, en Ontario (du 17 mars au 17 juin 2018), et au Musée d'art contemporain des Laurentides (du 3 juin au 29 juillet 2018), trilogie qui a l'envergure d'une rétrospective d'œuvres réalisées sur près de dix ans. Mais il s'agit aussi pour l'artiste d'une forme de synthèse de sa démarche développée depuis plus de vingt-cinq ans, synthèse qui lui permet de réunir et d'affiner bien des aspects de sa création multiforme. La première salle d'exposition, sorte de cabinet de curiosités, regroupe d'ailleurs, dans une installation spectaculaire, diverses œuvres récentes et anciennes de l'artiste qui semblent dialoguer entre elles à travers le temps, et ainsi s'enrichir dans leur signification. Une œuvre qui a gagné en intensité en ayant paradoxalement travaillé sur la disparition, l'effacement...

L'exposition met aussi en relation bien des moyens d'ex-



À gauche: Sophie Jodoin, *Toi que jamais je ne termine* (détail), 2017. À droite: vue d'ensemble de la première salle de l'exposition.

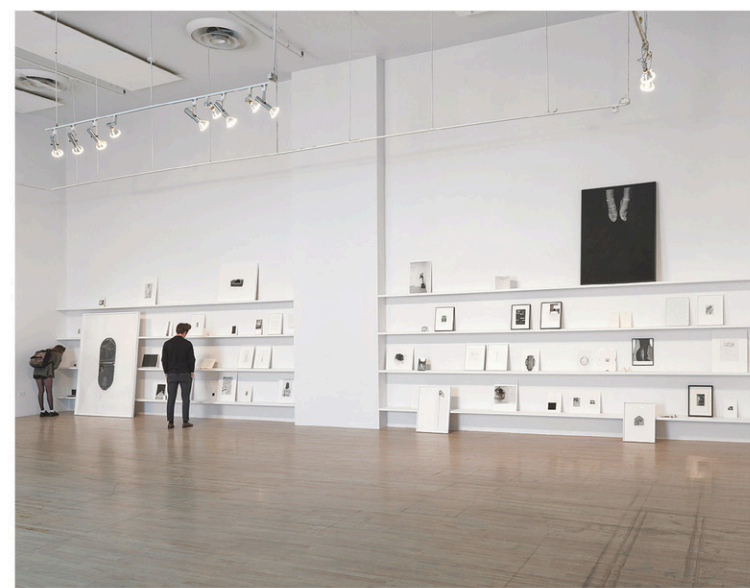
pression que Jodoin sait utiliser. Cela va du dessin (fait avec du pastel, du fusain, de l'encre...) à la peinture, de la sculpture par moulage en plâtre à la photo, en passant par la vidéo et l'installation... On y retrouve bien sûr des échos multiples aux divers courants de l'histoire de l'art moderne que l'artiste sait combiner et réinterpréter. Cela va de l'art figuratif à l'art abstrait, en passant de l'art conceptuel à l'art minimaliste. L'artiste travaille aussi beaucoup l'appropriation d'images ou d'objets préexistants, manière que les postmodernes ont particulièrement développée. Le propos de Jodoin ne se limite donc pas à un moyen d'expression ou à une forme de pratique artistique. Elle souhaite remettre en

question les genres artistiques, mais aussi d'une certaine manière les genres sexuels, la représentation de l'identité des femmes...

## Une identité éclatée ou reconstruite?

Anne-Marie St-Jean Aubre, la commissaire de l'exposition qui est aussi conservatrice de l'art contemporain au Musée d'art de Joliette, explique en ces mots cette exposition présentée dans les trois salles du Centre Expression: «*Considérée dans son ensemble, Room(s) to move: je, tu, elle décline le portrait d'une femme qui se construit à l'intersection de trois positions qu'elle occupe inévitablement de manière ubiquitaire. Toujours, elle est simultanément*

*je, tu et elle: pourvue d'une intériorité, édifiée à travers ses interactions et objet d'un discours.*» Cela est en particulier évident dans la deuxième salle de l'exposition, sorte de salon de lecture, avec l'installation de 144 livres achetés dans des librairies d'occasion, installation intitulée *Toi que jamais je ne termine*. À travers les titres de ces livres, apposés les uns à côté des autres, se dessine un récit mettant en scène une «*femme tranquille*», «*une femme raisonnable*», «*comblée*», «*sans histoire*», mais qui peut être aussi parfois «*ambitieuse*», «*excessive*», «*insurgée*»... Une façon de nous rappeler que nos identités sont principalement forgées par les rôles sociaux.



PHOTOS ÉLIANE EXCOFFIER

St-Jean Aubre poursuit en expliquant que «*les trois lieux d'exposition, tour à tour chambre, salon et cabinet, agissent comme des métaphores de ces trois états, auquel fait écho le titre, qui suggère aussi le mouvement qui les ébranle. En autant de pièces, ils donnent accès à différentes facettes de la réalité de cette femme: son identité de sujet, de complément et d'objet*». La commissaire fait certainement référence aux divers lieux d'exposition au Québec et en Ontario où Jodoin installera son œuvre en dialoguant avec leur architecture et qu'elle s'appropriera comme diverses pièces d'une maison... Mais, dans une mise en abyme fascinante, cette description pourrait aussi s'appliquer aux trois salles du Centre Expression.

Dans la plus petite salle, Jodoin nous présente une vidéo intimiste en noir et blanc — intitulée *Ni tout à fait la même ni tout à fait une autre* — placée dans un tout petit écran et qui ne montre qu'une partie de son bras, comme allongé, qu'un poignet, vu en gros plan... On croirait une photo. Pourtant, en s'approchant, on s'aperçoit qu'il s'agit bien d'une image animée, faiblement agitée par le rythme du pouls de l'artiste, pulsation à peine perceptible à la surface de sa peau. Une sorte de chambre où l'artiste se serait repliée pour rassembler l'énergie première et essentielle de son œuvre.

Une exposition très aboutie.

Collaborateur  
Le Devoir



GUILLAUME LEVASSEUR LE DEVOIR

«C'est un film très féministe», souligne Brigitte Poupart.

## HORREUR

SUITE DE LA PAGE E 1

L'avenir repose entre les mains des femmes: «*C'est un film très féministe, souligne Brigitte Poupart. Les femmes n'y ont pas de discussions à propos des hommes dans l'intimité. Elles sont dans la survie, dans la défense. Le film dépeint bien la société québécoise parce que si on était projeté dans quelque chose d'aussi extrême, ça se passerait comme ça.*»

«*Je trouve le film très matriarcal, très québécois. C'est la mère qui lead! C'est comme si la nature allait survivre à tout ça et que l'espoir est dans la femme. Ce que j'ai vu dans le scénario, c'est une trame environnementaliste où l'être humain est un cancer pour la planète, où l'être humain va s'autodétruire et la planète va survivre. On la retrouve encore dans les prises de la nature, des animaux, des insectes. C'est aussi l'importance de la*

*nature dans la vie de Robin; on tournait sur ses terres, dans son village, on était donc imprégné de son univers*», se souvient Marc-André Grondin.

### Esprit de meute

Alors que les personnages parcourent les champs au grand jour, ils découvrent d'imposantes structures formées d'objets de toutes sortes. Pour Brigitte Poupart, ces constructions autour desquelles se réunissent les morts-vivants ont une connotation religieuse, spirituelle.

«*Je vois plutôt ce film comme une fable à propos des rituels qu'on veut absolument garder au-delà de ce qu'on devient. Les zombies ont plus de rituels que les êtres humains; j'y vois une recherche de sens. Nos personnages n'en ont plus parce qu'ils voient les autres mourir et se transformer; nous sommes donc en perte de sens, alors qu'eux sont en quête de sens. Les survivants ont de la difficulté avec la solidarité, l'empathie; les zombies se regroupent en clans autour d'objets qui leur survivront*», avance celle qui manie la machette avec grâce au grand écran.

«*L'homme a toujours érigé des tours, des citadelles, des pyramides, des églises pour atteindre le ciel, communiquer avec l'au-delà, tenter d'y toucher. Je trouve ça très humain comme geste. C'est un acte artistique vers la mort. J'ai l'impression de côtoyer des zombies tous les jours, de les voir figurer dans notre espace public toutes les semaines. Les zombies représentent la part sombre de ce que nous sommes. De nos jours, les zombies préfèrent construire des murs, mais ça, c'est une autre histoire*», conclut Robin Aubert.

Collaboratrice  
Le Devoir

À l'affiche à partir du 20 octobre.

IL ÉTAIT UNE FOIS...

# LE WESTERN

UNE MYTHOLOGIE ENTRE

## ART ET CINÉMA

Programmation officielle

**DÈS AUJOURD'HUI!**

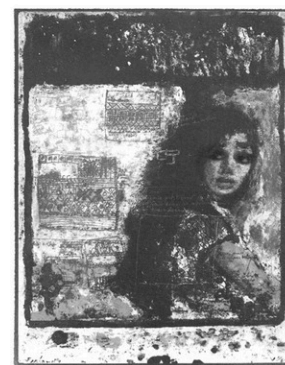
Grand bienfaiteur

En collaboration avec

Cette exposition est organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal et le Denver Art Museum. L'exposition et sa tournée internationale bénéficient du soutien de la Terra Foundation for American Art. Elle est présentée grâce à la collaboration de Marcel Elfant et George Lengvari ainsi que du CN. L'exposition a aussi reçu le soutien du ministère du Patrimoine canadien par le biais du Programme d'indemnisation des expositions itinérantes au Canada. Le Musée remercie le ministère de la Culture et des Communications du Québec, le Conseil des arts de Montréal et le Conseil des arts du Canada pour leur soutien constant. | Thomas Moran, *Le mirage* (détail), 1879, Orange (Texas), Stark Museum of Art. Photo Tom DuBroek. | Frederic Remington, *Le quatrième cavalier mène les chevaux démontés* (détail), 1890, Williamstown (Massachusetts), Sterling and Francine Clark Art Institute. Photo Bridgeman Images.

### VERNISSAGE

MARIE-CLAUDE FERLAND  
15 oct. au 5 nov.



GALERIE  
LINDA VERGE

QUÉBEC (418) 525-8393  
www.galeriehindaverge.ca

## CULTURE &gt; CINÉMA

## LA VITRINE



## DOCUMENTAIRE

78/52 (V.O.)  
★★★1/2

Documentaire d'Alexandre O. Philippe. Avec Peter Bogdanovich, Brett Easton Ellis, Jamie Lee Curtis, Guillermo del Toro, Marli Renfro, Karyn Kusama. États-Unis, 2017, 91 minutes.

Peu de scènes au cinéma ont eu autant d'impact que la célèbre « scène de la douche » dans *Psycho* (Psychose), d'Alfred Hitchcock. Elaborée avec un soin maniaque, cette séquence compte 78 positions de caméra et 52 coupes, d'où le titre du documentaire d'Alexandre O. Philippe: *78/52*. Fusionnant re-création de son cru et extraits du film original, le réalisateur explore ladite scène sous toutes ses coutures tout en faisant intervenir une kyrielle de participants. Chacun a beaucoup à dire sur le sens à donner au « meurtre de la douche » et au film, sur l'avant-gardisme et le génie de la scène, et sur le legs considérable de celle-ci. Certain de plaire aux initiés, le documentaire de Philippe n'en oublie pas pour autant le cinéphile moyen. Ainsi explique-t-on comment Hitchcock a conceptualisé la scène puis l'a filmée sur une durée de sept jours alors qu'il ne disposait au total que de 29 jours pour tourner l'ensemble du film. On revient sur le contexte de production et la manière roublarde dont Hitchcock est parvenu à contourner le conservatisme ambiant tout en créant l'illusion prégnante d'une grande violence. Passionnant.

François Lévesque



CINÉMA DU PARC

Les coulisses de la célèbre « scène de la douche »



## COMÉDIE

INNOCENT  
★1/2

Comédie de Marc-André Lavoie. Avec Emmanuel Bilodeau, Réal Bossé, Sandrine Bisson, Pascale Bussièrès, Bobby Beshro, David La Haye, Dorothee Beryman et Mahée Paiment. Canada (Québec), 2017, 88 minutes.

Homme affable et serviable, Francis (Emmanuel Bilodeau) n'a pas son pareil pour se retrouver dans des situations rombolesques. Clamant son innocence, il relate à un inspecteur (Réal Bossé) ses multiples mésaventures où les apparences sont invariablement contre lui. Dédiée à la mémoire de Denis Héroux (*Y a toujours moyen de moyenner!*, *Pousse mais pousse égal*), cette offrande de Marc-André Lavoie (*Y'en aura pas de facile*, *Hot Dog*) repose sur un scénario semblant avoir été écrit sur un coin de table. Suite brouillonne de péripéties poussives au cours de laquelle on attend vainement l'hilarité promise dans le catalogue du Festival du nouveau cinéma, où le film a été lancé. *Innocent* a pour rare qualité le talent de ses acteurs, qui font tout leur possible pour rendre le tout digeste. Une chose est sûre, ce réalisateur a un sacré don de persuasion pour entraîner tout ce beau monde dans sa galère. Dans la veine des précédents films de Lavoie, *Innocent* ressemble à une mauvaise blague tournée entre amis à temps perdu.

Manon Dumais



# Mitchell niopelle

UN COUPLE DANS  
LA DÉMESUREM  
A  
N  
QMusée national  
des beaux-arts  
du Québec

DU 12 OCTOBRE 2017 AU 7 JANVIER 2018

Présentée par

TERRA  
FOUNDATION FOR AMERICAN ART

Soutenue généreusement par

POWER CORPORATION  
DU CANADA

Avec la collaboration de

Soutenu par le  
Capitale-Nationale  
QuébecDELTA  
HOTELS  
MARKETHydro  
Québec

Heffel

AGO

Exposition conçue par le Musée national des beaux-arts du Québec organisée en partenariat avec le Musée des beaux-arts de l'Ontario, avec l'appui de la Joan Mitchell Foundation et de la Succession Jean-Paul Riopelle.

Photo: Heidi Meister, photographe; Jean Mitchell et Jean-Paul Riopelle dans le séjour de l'appartement de la rue Frémicourt, Paris, 1963. © Heidi Meister. Œuvre représentée: Jean-Paul Riopelle, *Pleine Saison*, 1954, huile sur toile, 129 x 160 cm, Collection particulière © Succession Jean-Paul Riopelle / SODRAC (2017)

MNBAQ.ORG

## Watergate confidentiel

L'adaptation des mémoires de Mark « Deep Throat » Felt donne un film étonnamment ennuyeux

MARK FELT: THE MAN  
WHO BROUGHT DOWN  
THE WHITE HOUSE (V.O.)★★  
Drame historique de Peter Landesman. Avec Liam Neeson, Diane Lane, Marton Csokas, Tony Goldwyn, Josh Lucas, Bruce Greenwood, Michael C. Hall. États-Unis, 2017, 103 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

« Rien ni personne ne peut stopper une enquête du FBI. Pas même le FBI. » Directeur associé du Bureau fédéral d'investigation, Mark Felt aurait adressé ces paroles à ses troupes alors que la Maison-Blanche cherchait à couper court à leur enquête sur le scandale du Watergate. De tels propos, inspirés et héroïques, le film *Mark Felt: The Man Who Brought Down the White House* en regorge. Le principal intéressé, qui a affirmé être à l'origine des fuites médiatiques qui, à terme, eurent raison du président Richard Nixon, y est mythifié. Au point où on en perd de vue un récit passionnant, relégué en toile de fond.

Ancien journaliste d'enquête, Peter Landesman a déjà tâté, comme réalisateur, d'un autre moment charnière de l'histoire américaine moderne: l'assassinat de John F. Kennedy. Dans ce film choral intitulé *Parkland* (2013), Landesman revenait sur les répercussions immédiates des événements tels que perçus par un échantillonnage disparate de gens.

*Mark Felt: The Man Who Brought Down the White House*, à l'inverse, épouse le point de vue d'un seul homme, Felt, qui fut l'un des acteurs clés du scandale. Son rôle exact, il faut le préciser, reste dans les faits contesté. Les journalistes du *Washington Post* Bob Woodward et Carl Bernstein, dont l'enquête est à la base du chef-d'œuvre d'Alan J. Pakula *All the President's Men* (*Les hommes du président*, 1976), estiment que tant le film de Landesman que le livre de John O'Connor basé sur les notes de Felt exagèrent l'importance du rôle joué par ce dernier.

## Comme un seul homme

L'action démarre peu avant qu'un groupe d'individus liés à la CIA et à la Maison-Blanche entrent par effraction dans les locaux des démocrates afin de mettre ceux-ci sous écoute électronique. Numéro deux du FBI sous un J. Edgar Hoover



MÉTROPOLE FILMS

C'est Liam Neeson qui incarne Mark Felt, un homme craint parce qu'il sait tout sur tout le monde.

en fin de règne, Mark Felt est craint parce qu'il sait tout sur tout le monde. Il a en outre un vilain défaut: il place l'intérêt de la justice au-dessus de tout, y compris le pouvoir politique. Felt est dépeint comme un parangon de droiture doublé d'un maître marionnettiste qui agit par abnégation.

Deux événements viennent ébranler ses certitudes: d'abord, la nomination d'un pion de Nixon à la tête du FBI au décès d'Hoover; ensuite, les pressions exercées par le président et ses sbires pour tuer dans l'œuf l'enquête sur le Watergate. Apparemment seul à comprendre que la démocratie est en péril, Felt commet alors l'impensable: il coule des informations classifiées aux journaux.

Ce faisant, Felt échafaude un plan complexe pour se couvrir, qui exacerbe le climat de paranoïa qui prévaut déjà parmi les cercles du pouvoir.

C'est en tout cas la version du film de Landesman. Est-ce là exact ou mensonger? Est-ce si important? À chacun de décider de ce qu'il attend d'un film: du cinéma ou la vérité.

## Diane Lane brillante

Ironiquement, là où le bât blesse, c'est justement qu'on cherche en vain le cinéma dans ce film tourné avec à l'esprit un écran plus petit que grand. Platement filmé, ce troisième long métrage de Landesman abuse tellement du gros plan que la technique perd tout impact ou signification.

Le film a cela dit pour lui une succession d'excellents numéros d'acteurs, certaines têtes connues ne faisant que passer. Dans le rôle d'Audrey Felt, l'épouse dépressive de Mark Felt, Diane Lane est particulièrement brillante. Hélas, on a beaucoup coupé sa participation au profit d'un surcroît de jeux de coulisses souvent redondants.

Il en résulte un film curieusement soporifique, un comble lorsqu'on prétend revenir sur un pan d'histoire aussi explosif. C'est dire que *Mark Felt: The Man Who Brought Down the White House* ne risque pas d'influencer les perceptions des uns et des autres.

Le Devoir



EXPOSITION

FRANÇOIS

MORELLI

6 OCTOBRE  
AU 17 DÉCEMBRE 2017Du mercredi au dimanche  
11h à 18h1700 rue Notre-Dame O.  
Montréal1700  
LA  
POSTE

## Ménage à trois, façon intello

La naissance et les dessous psychologiques de Wonder Woman

**PROFESSOR MARSTON AND THE WONDER WOMEN**

★★★

Drame biographique d'Angela Robinson. Avec Luke Evans, Rebecca Hall, Bella Heathcote, Oliver Platt. États-Unis, 2017, 108 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Diana Prince, mieux connue sous le nom de Wonder Woman, ne fut pas une superhéroïne créée sur un coin de table ou dans la tête d'un illustrateur sexuellement frustré. Elle puise autant ses origines à la prestigieuse Université Harvard que dans les antichambres des boutiques de Greenwich Village où se pratiquait le sadomasochisme et autres rituels avec costumes et matériel de domination. Jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle en Amérique du Nord, les braises d'une sexualité débridée couvaient sous les cendres du conformisme.

Cette genèse, Angela Robinson (*The L Word, Herbie Fully Loaded*) la raconte avec une fascination évidente dans *Professor Marston and the Wonder Women*, illustrant aussi un célèbre ménage à trois devenu une famille atypique, chose peu courante aux États-Unis dans les années 1930. Professeur de psychologie, William Moulton Marston (Luke Evans, plus sexy et athlétique que l'original) s'intéresse depuis longtemps aux zones d'ombres du comportement humain, tout comme son épouse Elizabeth (Rebecca Hall, autoritaire, et vulgaire, à souhait), aussi brillante que lui, mais à qui Harvard a refusé de décerner un diplôme, une pratique ouvertement discriminatoire à cette époque.

**Aimer, enseigner**

La présence d'une séduisante étudiante, Olive (Bella Heathcote, faussement anglaise), va distraire l'éminent professeur, ce qui n'échappe pas à Elizabeth. Or, le couple

n'hésitera pas non plus à l'associer à ses travaux, dont l'invention du polygraphe, et Olive, que l'on croyait sous le charme de son mentor, en pince surtout pour sa conjointe. Cette dynamique particulière ne sera pas sans lendemain ni sans surprises, même si elle leur coûtera leur emploi, et plus tard leur réputation.

Le récit s'articule en deux temps importants, dont celui entourant une vindicte autour de la populaire Wonder Woman après sa création en 1941, cette créature incarnant toutes les théories, et surtout toutes les expériences intimes de ce trio pas comme les autres. L'accumulation d'allusions sexuelles, avec abondance de jeux de rôles et de pratiques sado-masos à peine voilées, a

alerté les gardiens des bonnes mœurs, plaçant Marston sur la sellette, et sur la défensive. Ce procès d'intentions, peu de temps après la Deuxième Guerre mondiale, est entrecoupé des moments charnières entourant les joies, les peines et les fantasmés (souvent matérialisés) de ce trio d'esprits libres, audacieux, un brin insouciant.

Dans la foulée du retour triomphal de la superhéroïne sur grand écran, cette tranche d'histoire sur sa mise au monde arrive à point nommé, même si l'approche d'Angela Robinson, académique à souhait, contredit le caractère salace de son sujet. Même les scènes à caractère sexuel apparaissent moins audacieuses que les illustrations glanées çà et là dans les premières aventures sur papier — qu'on se plaira plus tard à brûler comme au temps de l'Inquisition. Les esprits chagrins auront tout de même compris que derrière la flamboyance des *comics* et des superhéros se cache parfois d'autres histoires, pour adultes consentants.

Collaborateur  
Le Devoir



CÉLINE NIESZAWER

La mise en scène épouse les atours sans fard du documentaire, avec caméra furtive, à l'affût, jamais aléatoire.

## Les vies fauves

120 battements par minute revient sur l'action d'Act Up-Paris au pire de la pandémie du sida

**120 BATTEMENTS PAR MINUTE**

★★★★

Chronique de Robin Campillo. Avec Nahuel Pérez Biscayart, Arnaud Valois, Adèle Haenel, Antoine Reinartz. France, 2017, 140 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le film démarre dans les coulisses — littéralement — d'une action militante sur le point de se produire. Pendant qu'un orateur endort la salle à l'arrière-plan, à l'avant, des silhouettes indistinctes murmurent et se préparent. On ignore qui sont ces gens. Le film se termine comme il a commencé : avec une action militante. À la différence, cette fois, qu'on voit les activistes s'affairer en pleine lumière. Et à la différence, surtout, qu'on sait désormais qui sont ces gens. Dans l'intervalle, la mort frappe, car au début des années 1990, le sida se propage, pandémique. Or, il est des condamnés qui font de ce qu'il leur reste de vie un ultime acte de résistance. Le film *120 battements par minute*, c'est entre autres leur histoire.

Grand Prix à Cannes, cette chronique de Robin Campillo (*Les revenants*) est autant un hommage à l'association de

lutte contre le sida Act Up-Paris et à ses membres qu'un rappel qu'il fut une époque pas si lointaine où on laissait les gais, les prostituées, les drogués et les prisonniers crever en détournant le regard. Pamphlétaire, le film l'est certainement. Un pamphlet à fleur de peau, en l'occurrence, et cinématographique de bout en bout.

Au risque d'user d'un cliché, la mise en scène épouse les atours sans fard du documentaire, avec caméra furtive, à l'affût, jamais aléatoire, le cinéaste sachant à l'évidence ce qu'il souhaite montrer, ce qu'il souhaite qu'on voie. On ne détecte cela dit aucun effort; ça coule (Robin Campillo a lui-même monté son film).

**Le groupe, le couple**

Graduellement, la focalisation change, la vue d'ensemble se muant en récit intime : nouveau venu à Act Up-Paris, Nathan, séronégatif au militantisme passif, n'a d'yeux que pour Sean, séropositif aux convictions radicales, et qui a par surcroît le courage de celles-ci. On les suit en réunion, en boîte, lors de manifestations, au lit...

Alors que les cernes sous les yeux de Sean se creusent et que son corps se couvre de

taches sombres, l'amour des deux jeunes hommes prévaut.

Du macro au micro, on se concentre sur un groupe, puis deux de ses membres, avec la tragédie ordinaire d'un couple touché par la maladie sur fond de grande lutte pour que cesse l'indifférence.

**Plus des étrangers**

Certes, on craint, vers le début, que Campillo s'empêtre dans un didactisme de bonnes intentions alors que s'enchaînent les scènes dépeignant les rencontres hebdomadaires d'Act Up-Paris. Les personnages, dont on ne sait rien à ce stade, expliquent, puis s'expliquent, parlent, débattent, parlent encore...

On se dit que c'est peut-être trop bavard comme approche, sans pour autant détacher les yeux de l'écran ni

échapper le moindre mot. On se dit cela tandis que l'histoire progresse, et progresse... Lorsque Jérémie, personnage tertiaire peu loquace à l'air gamin attachant, meurt, on se surprend à essayer des larmes.

On s'étonne, aussi, de se souvenir de son prénom avant même de voir les pancartes que brandissent ses amis.

On comprend, alors, ce qu'a accompli Robin Campillo avec son approche. Les personnages expliquent et s'expliquent, ils parlent et débattent, puis ils parlent encore. Ce faisant, ils ne font pas que sensibiliser, ce qui est déjà énorme : ils se dévoilent. Ce ne sont plus des étrangers.

L'indifférence, alors, devient impossible.

Le Devoir



SONY PICTURES

*Professor Marston and the Wonder Women* présente un célèbre ménage à trois devenu une famille atypique, chose peu courante aux États-Unis dans les années 1930.



cinéma  
thèque  
qc

RÉTROSPECTIVE

Andreï Konchalovsky

du 16 au 22 octobre



Dawson city:  
Frozen Time

du 16 au 19 octobre

de BILL MORRISON

335, boul. de Maisonneuve Est • berri-ugam  
514-842-9768

cinemathequeqc  
cinematheque.quebecoise

cinematheque.qc.ca

**À L'AFFICHE !**

★★★★★  
Télérama

« Le jeune Karl Marx est à voir. »  
Jean-François Nadeau, Le Devoir

La plus complète transformation théorique et politique du monde depuis la Renaissance

AUGUST DIEHL

**LE JEUNE KARL MARX**

UN FILM DE RAOUL PECK

STEFAN KONARSKIE VICKY KRIEPE'S OLIVIER GOURMET

67<sup>e</sup> Internationale Filmfestival Berlin  
FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA  
Sélection Officielle

CINÉMA BEAUBIEN | CINÉMA LE CLAP | CINÉMA QUARTIER LATIN | CINÉMA LE TAPIS ROUGE

Gratuit dans Le Devoir du samedi

**L'AGENDA**

L'HORAIRE TÉLÉ | LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

LE DEVOIR